

# Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne  
l'administration à FISTER

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE  
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'EXTÉRIEUR :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 15 fr.
Six mois . . . 5 fr.	Six mois . . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Adresser tout ce qui a trait  
à la rédaction à LECOIN

## Le sort de Spiridonowa

La vaillante socialiste-révolutionnaire Maria Spiridonowa demande à quitter la Russie. Le gouvernement bolchevik s'y refuse. Au prolétariat mondial de protester ! Au prolétariat mondial de sauver Spiridonowa.

Les femmes révolutionnaires jouèrent un grand rôle au temps du tsarisme. Les femmes des Décembristes suivaient leurs hommes en prison. C'était une tradition. Les femmes allaient à la mort ou aux travaux forcés, le sourire aux lèvres. L'une des plus merveilleuses parmi ces femmes fut Maria Spiridonowa.

Les paysans de la province de Tambov s'étaient soulèvés en 1905, et ayant mis le feu à quelques domaines, un gouverneur des plus cruels lit châtier des villages entiers par les Cosacques. Des paysans durent, des heures entières, démissionner, rester agenouillés dans la neige. Nombre d'entre eux furent massacrés. Maria Spiridonowa fut chargée par son parti (le parti socialiste-révolutionnaire) de les venger en tuant le gouverneur.

C'était difficile. Le type était bien surveillé. Entouré de cosacques, il allait de village en village, terrorisait les paysans, et leur prenait leurs provisions pour les envoyer à l'armée (guerre russo-japonaise). Habillée en paysanne, Spiridonowa devint l'ombre du gouverneur. Elle s'arrêtait dans les gares et sur les chemins. Elle disait qu'elle recherchait son mari, soldat, disparu. Elle bravait tous les dangers, supporta la faim et la froid, toujours à l'affût.

Un jour le gouverneur arriva dans une gare où l'attendait Spiridonowa, elle franchit la chaîne des soldats, tira sur lui, l'élançait raide mort. Les tsars étaient aussi brutaux contre les femmes révolutionnaires que contre les hommes.

Dans la salle d'attente, Spiridonowa fut battue et perdit connaissance. Ses habits furent arrachés de son corps. Les soldats brûlèrent son corps nu avec des cigarettes, le piétinèrent, le violèrent. Des semaines durant, elle resta entre la vie et la mort. Finalement, elle fut condamnée à mort.

La nouvelle des mauvais traitements dont elle fut victime fit élever dans le monde entier des protestations qui la sauveront de l'échafaud. Elle fut déportée en Sibérie. « Fagot de chair », ses camarades de prison la soignèrent. Elle n'en eut pas moins une main mutilée et un œil perdu. Mais son esprit flamboyait toujours.

La Révolution de février ouvrit les portes des prisons politiques. Spiridonowa ne voulut pas quitter sa geôle avant d'avoir la certitude que tous ses compagnons étaient délivrés.

Elle devint présidente du Comité des Soviets paysans.

Après octobre, elle prépara un plan de socialisation de la terre. Faible, elle était soutenue par son énergie et son dévouement.

Dès 1918, elle comprit que la Révolution était plus menacée par ses amis que par ses ennemis. Elle se dressa contre la paix de Brest-Litovsk qu'elle considérait comme une trahison envers l'Ukraine, alors soulevée contre les Allemands. Lénine parlait « d'une pause pour reprendre haleine ». Spiridonowa disait que c'était en réalité l'étoffement de la Révolution qui commençait.

Spiridonowa, malade des nerfs — à en croire les Bolcheviks — fut mise dans un sanatorium.

En juillet 1920, elle vivait illégalement, c'est-à-dire cachée à Moscou, habillée en paysanne, comme au temps du tsarisme. Le sanatorium ! était une espèce de prison. D'ailleurs, Spiridonowa ne paraissait nullement nerveuse. Le plus beau calme ! Parlant avec force et clarté : peignant la chute du peuple russe, de l'enthousiasme et de l'espérance révolutionnaires à la déstillation présente.

La Tcheka découvrit le séjour de Spiridonowa. Elle avait le typhus et ne pouvait être transportée. Sa maison fut gardée militairement. Sa crise passée, Spiridonowa fut transportée à l'hôpital de la prison si malade que deux de ses amis de Sibérie furent admis à la soigner. Les surveillances, les privations, la rendirent encore plus malade.

Elle se résolut à ne plus prendre de nourriture. C'était au moment du Congrès de la 3<sup>e</sup> Internationale. Une délégation s'occupa d'elle. La presse socialiste d'Europe s'émut. Elle fut relâchée sous la condition — elle est trop dangereuse, disait Trotsky — elle retourne en prison après guérison.

Il faut lui donner la possibilité de quitter la Russie. En 1906, la protestation mondiale lui a sauvé la vie. Qu'il en soit de même aujourd'hui ! La Croix-Rouge russe a écrit au président de la Tchéka pour lui demander de laisser sortir Spiridonowa de Russie. Le président doit avoir répondu que la vie en Europe présenterait trop de dangers pour elle.

Encore une fois, les ouvriers doivent demander la libération de Spiridonowa. C'est le moins qu'un révolutionnaire puisse faire pour une des plus grandes héroïnes de la Liberté.

Traduit de *Der Syndicalist*.

## L'Expropriation

### TROISIÈME ET DERNIER CHAPITRE

L'idée anarchiste en général et celle d'expropriation en particulier trouvent beaucoup plus de sympathies qu'on ne le pense, parmi les hommes indépendants de caractère et ceux pour lesquels l'oisiveté n'est pas l'idéal suprême. « Cependant », nous disent souvent nos amis, « gardez-vous d'aller trop loin ! Puisque l'humanité ne se modifie pas en un jour, ne marchez pas trop vite dans vos projets d'expropriation et d'anarchie ! Vous risqueriez de ne rien faire de durable ».

En bien, ce que nous craignons, en fait d'expropriation, ce n'est nullement d'aller trop loin. Nous craignons, au contraire, que l'expropriation se fasse sur une échelle trop petite pour être durable ; que l'élan révolutionnaire s'arrête à mi-chemin ; qu'il s'épuise dans mesures qui ne sauraient contenir l'opposition et qui, tout en produisant un bouleversement formidable dans la société et un arrêt de ses fonctions, ne seraient cependant pas viables, semeraient le mécontentement général et anéantiraient le triomphe de la réaction.

Il y a, en effet, dans nos sociétés, des rapports établis qu'il est matériellement impossible de modifier. Si on y touche seulement en partie, les réactions de notre organisation économique sont si intimes qu'elles hésitent entre eux qu'on n'en peut modifier un seul sans les modifier dans leur ensemble ; on se apercevra dès qu'on voudra exproprier quel que ce soit.

Supposons, en effet, que dans une région quelconque il se fasse une expropriation limitée : qu'on se borne, par exemple, à exproprier les grands seigneurs fonciers, sans toucher aux usines, comme le demandait naguère Henry George ; que dans cette ville on exproprie les maisons, sans mettre en commun les denrées ; ou que dans cette région industrielle on exproprie les usines sans toucher aux grandes propriétés foncières :

Le résultat sera, toujours le même. Bouleversement immense de la vie économique, sans les moyens de réorganiser cette vie économique sur des bases nouvelles. Arrêt de l'industrie et de l'échange, sans le retour aux principes de justice : impossibilité pour la société de reconstruire un tout harmonique.

Si l'agriculteur s'affranchit du grand pro-

cher pas. Ne trouveront pas d'acheteurs dans la masse des paysans restés pauvres ; ne possédant pas la matière première et ne pouvant exporter ses produits, en partie à cause de l'arrêt du commerce et surtout par l'effet de la décentralisation des industries, elle ne pourra que vagabonder, en abandonnant les ouvriers sur le pavé, et ces bataillons d'affamés seront prêts à se soumettre au premier intrigant venu, ou même à retourner vers l'ancien régime, pourvu qu'il leur garantisse la main-d'œuvre.

On bien, enfin, expropriez les seigneurs de la terre et rendez l'usine aux travailleurs, mais sans toucher à ces nuées d'intermédiaires qui spéculent aujourd'hui sur les farines et les blés, sur la viande et les épices dans les grands centres, en même temps qu'ils écoulent les produits de nos manufactures. Eh bien, lorsque l'échange s'arrête et que les produits ne circulent plus ; lorsque Paris manquera de pain et que Lyon ne trouvera pas d'acheteurs pour ses steaks, la révolte deviendra terrible, marchant sur les cadavres promenant la miséralie dans les villes et les campagnes, faisant des orgies d'exécutions et de déportations, comme elle l'a fait en 1848, en 1871.

Tout se tient dans nos sociétés, et il est impossible de réformer quoi que ce soit sans ébranler l'ensemble.

Le jour où l'on frapperà la propriété privée sous une de ses formes — foncière ou industrielle — on sera force de la frapper sous toutes les autres. Le succès même de la Révolution l'imposera.

D'ailleurs, le voudra-t-on, on ne pourrait pas se borner à une expropriation partielle. Une fois que le principe de la Sainte Propriété sera ébranlé, les théoriciens n'empêcheront pas qu'elle soit détruite, ici par les serfs de la gloire, et là par les serfs de l'industrie.

Si une grande ville — Paris, par exemple — met seulement la main sur les maisons ou sur les usines, elle sera amenée par la force même des choses à ne plus reconnaître aux banquiers le droit de prélever sur l'usine cinquante millions d'impôts sous forme d'intérêts pour des potes fiduciaires. Elle sera obligée de se mettre en rapport avec des cultivateurs, et forcément elle les poussera à s'arracher des possesseurs du sol. Pour pouvoir manger et produire il lui faudra exproprier les chemins de fer ; enfin, pour éviter le gaspillage des denrées, pour ne pas rester comme la Commune de 1793, à la merci des décapacateurs de bête, elle remettra aux citoyens même le soin d'approvisionner leurs magasins de denrées et de répartir les produits.

Le bon sens populaire a eu raison de cette distinction subtile. En effet, nous ne sommes pas des sauvages pour vivre dans la forêt sous un abri de branches. Il faut une chambre, une maison, un lit, un poêle à l'Europe qui travaille.

Le lit, la chambre, la maison sont des lieux de faîneantise pour ceux qui ne produisent rien. Mais pour le travailleur, une chambre, bâtie et déclarée est aussi bien un instrument de production que la machine ou l'outil. C'est l'lieu de restauration, de toute sorte de repos, qui s'insèrent dans le travail. Le repos du producteur, c'est la mise en train de la machine.

C'est encore plus évident pour la nourriture. Les préladres économistes dont nous parlons ne se sont jamais avisés de dire que le charbon brûlé dans une machine ne doit pas être rangé parmi les objets aussi nécessaires à la production que la matière première. Comment se fait-il donc que la nourriture, sans laquelle la machine humaine ne saurait dépendre le moindre instant, puisse être exclue des objets indispensables au producteur ? Serait-ce un reste de métaphysique religieuse ?

Le repas copieux et raffiné du riche est bien une consommation de luxe. Mais le repas du producteur est un des objets nécessaires à la production au même titre que le charbon brûlé par la machine à vapeur.

Même chose pour le vêtement. Car si les économistes qui font cette distinction entre les objets de production et ceux de consommation portent le costume des campagnes de la Nouvelle-Guinée, nous comprendrons ces réserves. Mais des gens qui ne sauraient écrire une ligne sans avoir une chemise sur le dos, sont mal placés pour faire une si grande distinction entre leur chemise et leur plume. Et si les robes pimpernées de leurs dames sont bien des objets de luxe, cependant il y a une certaine quantité de toile, de colombe et de laine dont le producteur ne peut se passer pour produire. La blouse et les souliers, sans lesquels un travailleur sera généralement de rendre à son travail ; la veste qu'il endossera, la journée finie ; sa casquette, lui sont aussi nécessaires que le marceau et l'enclume.

Qu'on le veuille, ou qu'on ne le veuille pas, c'est ainsi que le peuple entend révolution. Dès qu'il aura balayé les gouvernements, il cherchera avant tout à assurer un logement salubre, une nourriture suffisante et le vêtement, sans peur tributaire.

Et le peuple aura raison. Sa manière d'agir sera infiniment plus conforme à la « science » que celle des économistes qui font tant de distinctions entre l'instrument de production et les articles de consommation. Il comprendra que c'est précisément par là que la révolution doit commencer, et il jettera les fondements de la seule science économique qui puisse réclamer le titre de science et qu'on pourrait qualifier : étude des besoins de l'humanité et des moyens économiques des salissures.

P. KROPOTKINE.

## Terre à Tous

### AU PAYSAN

Les Conquérants prirent la terre et les récoltes. Victorieux, ils ont massacré les ancêtres. De par la Force ils se proclameront les Maîtres. Et dans le sang des tiens tuèrent les révoltés.

Pour eux les champs conquis, les forêts et les sources. Aux vaincus la désespérance et l'esclavage.

Ils ont forgé les lois pour sacrer leurs ravaux. Crime, vol, droit, la Force a parcouru sa course.

Donc, tes aieux, ces assassins les égorgèrent. Ils ont ravi leurs biens, leur liberté, leur vie. Et, pour tenir ta race à leur joug asservie, Ils ont créé les horribles lois mensongères.

Les Prêtres sont venus combler la duperie. Leur imposture a pénétré ton ignorance. Rois et pasteurs t'ont dit de subir tes souffrances, Résigné, pour mieux fondre en paix la bergerie.

Volé par les seigneurs et dupé par les prêtres. — Meutes de porcs vautrés aux immenses curées, — Las de la faim et des tortures endurées. Tu brûlas les châteaux et tu pendis tes maîtres.

Les Nobles détrônés, les Bourgeois sont venus, Ils ont su captiver ta simple intelligence.

Avec des mots ils ont vêtu ton indigence. Ils ont dit Souverain, toi qui marches pieds nus...

Comment autant n'ont-ils pas des troupes de valets, Et n'est-tu pas le serf, l'esclave de leur bourse ? Ne possèdent-ils pas les champs, les bois, les sources, N'ont-il pas relevé les orgueils des palais ?

Pourtant ces champs, c'est toi qui les as fécondés, Mieux que tous les soleils et toutes les nuées. Cette terre, elle t'appartient, tu l'as suée. Quand donc ces nouveaux rois seraient-ils émondés ?

Tu ne voleras pas, tu reprendras ton sol. Tu chasseras de leur engrâis les parasites. A tous seront enfin les moissons et les sites. Tous étant travailleurs disparaîtront le vol.

Terre à tous ! Liberté pour tous ! Travail pour tous !

Le vieux monde, nous le détruirons dans ses causes, Et nous verrons sur son funer croître les roses

Des rêves des martyrs et des songes des fous.

Théodore JEAN.

## Tous Syndicables !

Tous les éléments de cette production que le capitalisme et l'Etat séparent à dessein les uns des autres par des cloisons étanches, selon le vieux principe d'autorité qui prescrit de diviser pour régner — c'est à nous de les associer par le syndicalisme afin de leur permettre de former un ensemble harmonieux se suffisant à lui-même.

Voici une usine. Qu'il n'y ait pas un seul travailleur, aussi inférieur soit sa fonction, qui ne s'intéresse à la vie de l'établissement auquel il apporte son concours. Provenance de la matière première, techniques, transformations, et agencements divers, administration, tout dans l'usine doit attirer l'attention de l'ouvrier, fut-il le plus ordinaire des manœuvres.

Cela n'est pas, me dira-t-on. Eh bien pour que cela soit, je ne vois qu'un moyen : rappeler les usagers de la vie sociale, et les partis politiques qui se prétendent prolétariens perdront toute leur raison d'être.

Par quelques arguments, en effet, le Parti Communiste prétend-il justifier son existence et expliquer son rôle ?

Le prolétariat a besoin de notre Parti pour prendre conscience de sa volonté, pour savoir se diriger, pour s'organiser et s'administrer. Des écrivains, des orateurs, des sociologues, des artistes, des administrateurs lui manquent. Tous les intellectuels et tous les techniciens, tous les animateurs non syndicables ont leur place toute désignée dans les rangs du Parti. Nous sommes le cerveau du prolétariat.

C'est ainsi que l'on prétend s'imposer comme une nécessité révolutionnaire à la classe ouvrière.

Mais l'usager a-t-il envie de se débarrasser de toute forme de gouvernement, accepter la syndicalisation, non seulement comme un idéal, mais comme une réalité immédiate. Il n'y a pas de non syndicables.

André COLOMER.

### Cottin a obtenu satisfaction Mais quelle satisfaction !

Cottin vient de faire la grève de la faim pendant six jours pour protester contre les provocations de l'administration de la prison, qui allait jusqu'à soulever ses détenus pour créer des incidents et avoir matière à intervenir et à se débarrasser.

Notre camarade qui tient à sortir vivant de l'enfer où il est enfermé, avait réclamé pour accomplir sa peine au quartier cellulaire. Il a obtenu satisfaction.

Mais nous affirmons, nous qui avons quelques connaissances sur l'existence des prisonniers, que le remède est pire que le mal et qu'un homme, même le mieux doué, ne résiste pas au régime de l'emprisonnement cellulaire même ordinaire.

Cottin a donc plus que jamais besoin d'être entouré de notre affection vigoureuse. Dans son isolement déprimant, il faut qu'il sache combien est grand l'attachement que nous lui portons. Nous le lui faisons bien de la matière à

# Réponses à des Objections

Encore cet article et j'aurai enfin répondu aux principales objections de nos adversaires.

Il reste bien entendu que s'il fallait analyser et réfuter toutes les objections que les contempteurs du communisme libertaire peuvent faire, c'est plusieurs mois qu'il me faudrait pour y répondre.

On pense bien que nos détracteurs ne se font pas faute de nous poser des colles, et celles-ci sont multiples.

Toutefois, on peut les rattacher à quelques objections principales, et je pense qu'en terminant aujourd'hui cette modeste étude, j'aurai suffisamment épousé la liste de celles-ci.

Voici les trois dernières objections qu'il me reste à résoudre :

Première objection. — *Durant la période révolutionnaire, le peuple se répandra dans les quartiers chics et marchera à l'assaut des plus belles et des plus riches demeures. Ce sera une ruée formidable vers le Parc-Monceau, l'Etoile et les Champs-Elysées, et comme ces immenses ne seront ni assez nombreux ni assez vastes pour abriter tout le monde, il y aura des jaloux et des mécontents, d'autant plus que la plupart des prolétaires voudront occuper des appartements de cinq, six ou même dix pièces.*

Je réponds immédiatement : *Il est temps d'affirmer que tout le monde prendra la direction des quartiers « chics ».*

Je connais bon nombre d'ouvriers et même d'employés qui, s'ils en avaient actuellement la possibilité et le choix, élirraient domicile dans des quartiers moins aristocratiques. Tous les goûts sont dans la nature, et c'est ce qu'il faut.

En ce qui me concerne, le jour de la révolution, ce n'est pas aux Champs-Elysées, ni à l'Etoile, ni à Passy, ni au Parc-Monceau que l'Iraïs porterai mes pas. C'est au Quartier Latin, dans une de ses plus modestes voies que j'adopterai une maison simple, sans appartement.

Question de goût.

Mon voisin, lui, n'ira pas forcément habiter le Quartier Latin. Ses vies se pourraient peut-être sur le Parc Montsouris, la gare Montparnasse, Grenelle ou Vaugirard, que sait-je !

Comme d'autres qui, toujours par goût, par inclination, choisiraient le quartier du Père-Lachaise, de Belleville ou de Ménilmontant. De cette façon, il n'y aurait pas foule.

Sans compter que Paris pourra être décongestionné par l'exode de milliers de personnes qui lui préfèrent la banlieue.

Et surtout n'allez pas croire que les quartiers aristos tentent vraiment le proletariat.

La classe ouvrière a horreur des galeries, des taudis où grouille la vermine et où fleurit la tuberculose, et elle a raison.

Elle veut, non pas des paix, mais des maisons claires, spacieuses, bien aérées. De ces maisons, il y en a, et je pense bien que dans la société future, si l'irais n'y en a pas assez, on en construira suffisamment et surtout assez rapidement pour satisfaire aux désirs de chacun.

Ces boîtes à minots qui sont, actuellement, le lot de la classe laborieuse, seront mises à bas par la révolution.

Mais ce ne sera pas parmi les ruines de ces taudis qu'habiteront les travailleurs enfin « expulsés » de ces foyers de putréfaction, la honte du régime.

Ces mêmes travailleurs, qui auront su détruire, sauront bien, sans tarder, reconstruire. Ils auront intérêt, du reste, à déployer un zèle que je n'hésiterai pas à qualifier d'impétueux, car les belles maisons qu'ils édifieront, ils les habiteront, alors qu'aujourd'hui ils construisent des palets et logent dans d'infâmes réduits.

Il est également injuste de prétendre que chacun voudra, à lui seul, occuper cinq, six, huit ou dix pièces.

A notre époque, les bons bourgeois qui possèdent de si vastes propriétés n'ont pas le souci d'en assurer personnellement l'entretien. Ils ont valets de chambre, femmes de chambre, toute une armée de larmes pour nettoyer, astiquer, cirer les nombreuses pièces qui composent leur logis.

Dans la société anarchiste, nous aurons, bien entendu, aboli le servage et la domesticité d'aujourd'hui n'aura plus rien à faire.

Du reste, personne ne voudra plus être domestique.

Et domestique de qui, puisque les classes seront abolies ?

Vous pensez bien que les vieilles douairières d'*Action Française* et d'ailleurs, ne trouveront plus personnes pour vider leur pot de chambre ; elles le videront elles-mêmes et je les crois tout de même assez propres et assez respectueuses des règles les plus élémentaires de l'hygiène pour ne pas conserver pleins les précieux ustensiles qu'elles devront, à leur tour, tirer par l'oreille.

N'avez crainte ; elles ne laisseront pas subsister chez elles les mauvaises odeurs, ayant été habituées, dès leur plus jeune âge, à respirer les parfums les plus subtils et les plus enivrants !

## DE RAVACHOL A CASERIO

« De Ravachol à Caserio », c'est le titre d'un livre dont nous commençons la publication ci-dessous.

Ce livre, c'est l'histoire de la période héroïque de l'anarchie ; c'est la vie combative des militants de l'époque ; c'est la bombe qui vint à bout d'assassiner, aux exactions, à l'assassinat perpétrés par les maires ; c'est quatre années de courage et de sacrifices, de combats, qu'un bourgeois, M. Henri Varennes, décrit dans ce livre.

Qu'il pense et écrive un bourgeois, M. Henri Varennes a fait, dans *De Ravachol à Caserio*, œuvre assez impartiale.

Toutefois, à la lecture de quelques appréciations de l'auteur, nos amis se rappellent que celui-ci n'est pas des nôtres ni que ses appréciations lui sont personnelles.

### RAVACHOL

#### Un Prologue

La manifestation annuelle du 1<sup>er</sup> mai 1891 fut marquée par un événement tragique et par un grave incident : l'épouvantable affaire de Fournies et de Ravachol.

Fournies fut un massacre. Une foule qui eut dispersée une simple marche en avant de la troupe chargée du service d'ordre, fut traînée en ennemi à vaincre.

Neuf meilleurs périront : une balle troua la poitrine d'une fille de dix-huit ans, Marie Blondin ; une femme Ernestine Biot reçut quatre balles dans le corps ; à la porte d'un cabaret, la même balle frappa mortellement deux ouvrières attablées : l'une avait dix-neuf ans, l'autre vingt. Trois enfants furent tués, dont l'un sortit de l'école.

L'émotion produite fut considérable. L'opinion, pendant de longs mois, resta troublée par ce hantant souvenir des rues

moderne met à la disposition des nations dites civilisées, nous soient concédées.

Or, dans un pays sauvage, qu'y a-t-il ?

Rien, absolument rien.

Le sol est à défricher et, pour le rendre productif, il faut des instruments.

Où trouvions-nous ces instruments ?

Est-ce dans ces pays ?

Evidemment non.

Alors, il faudrait les acheter, ces machines, ces charrues, enfin tous ces instruments, éléments indispensables à l'éducation d'une cité de bien-être et de bonheur ?

Avec quel argent les anarchistes, qui sont pauvres et qui, par surcroît, ne sont pas nombreux, pourraient-ils se procurer toutes ces machines, toutes ces charrues, toutes ces instruments qu'il faudrait par milliers ?

C'est donc dans nos pays industriels et agricoles qu'il nous faut accommuni le grand de la libération.

Dans la société future, chacun voudra avoir son automobile, d'où impossibilité de remiser toutes ces voitures de luxe et aussi et surtout, encumbrance de la voie publique.

Il ne pourra donc y avoir de jaloux, puisque chaque individu sera assuré d'avoir un gîte propre, aéré, etc., coquet.

Voici la seconde objection :

Dans la société future, chacun voudra

avoir son automobile, d'où impossibilité de remiser toutes ces voitures de luxe et aussi et surtout, encumbrance de la voie publique.

Il n'est pas du tout prouvé que tout le monde ait l'automobile.

Sans doute, c'est un moyen de locomotion très agréable et je ne doute pas qu'un assez grand nombre de nos semblables ne seraient heureux d'avoir une auto à leur disposition.

Mais, encore une fois, tout le monde n'aime pas l'automobile. Certains lui préfèrent la bicyclette, d'autres la fiacre, d'autres encore le chemin de fer et d'autres enfin.., la marche à pied.

Il en faut pour tous les goûts.

Sans doute, si nous ne voulons pas aujourd'hui un plus grand nombre d'individus s'offrir des taxis, c'est pour cette raison bien simple que ceux-ci coûtent trop cher, mais j'aime à croire que dans notre société libertaire, circuleront sur le pavé de nos villes et sur nos routes, de très nombreuses autos qui, comme les chemins de fer, comme tous les moyens de transport, seraient à la disposition du premier venu. Et qu'on ne vienne pas nous dire que la circulation serait rendue beaucoup plus difficile qu'aujourd'hui où l'on a — c'est vrai — assez de peine à circuler.

Ce poulet, on l'avouera, est « profondément pensé »...

Ainsi, pour les syndicalistes purs de la B. S., avoir fléri et dénoncer les méfaits et les crimes des Journaux et des Dumes n'est une faute grave, une erreure mortelle !

Ceux qui, depuis la guerre, ont brisé les liens de fraternité entre Juds entre eux et ceux qui devraient être les fossoyeurs du mouvement ouvrier, ceux-là sont en partie responsables du malaise qui a paralyse le syndicat.

Thuillier parla de tout : de la guerre, du temps, du bolchevisme dont il fit une apologie bruyante.., mais il oublia totalement Cottin et l'amnistie. Le camarade Hameau nous dit que les copains d'Angers et de Trézézé sont pas encore revenus de ce oublie commis par le délégué... du Comité de Défense Sociale.

Nous n'en sommes pas autrement surpris, nous autres. Thuillier, depuis qu'il a ouvert le débat, la phobie des anarchistes, est coutumier du fait. Au point qu'il en oublie totalement et régulièrement sa mission de « défense sociale ». Tant pis pour lui !

Amitié indésirable

Verdier polémique et controversé durant actuellement avec les gens de la Vie Ouvrière. Et ses piques à Montrouge et Monmousseau ne manquent pas toujours d'insolérité. C'est instructif...

Mais il s'attaque, Verdier se défend, et ainsi, il parle bien mal. Ainsi, la V. O. lui reproche ses « relations amicales » avec les Griffoches, Verdier répond qu'il s'honneure de l'amitié » de l'ancien secrétaire confédéral.

Cette réconciliation n'est guère heureuse.

Verdier n'a sans doute pas pu l'apporter, mais il réussit à faire de l'amitié pour le délégué.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que pour les syndicalistes purs de la B. S., ce serait celui-ci : que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Si nous avions un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

En admettant, nous disent-ils, que nous sommes capables de réaliser notre idéal, pourquoi pas, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à formuler, c'est que nous ayons été les seuls à oser accueillir cette nécessité parfaite, et pour ce faire, nous sommes attachés à nos amis qui symbolisent la trahison et l'abjection. Et nous sommes tout prêts à recommander envers eux, d'une façon ou d'une autre, serait tenté d'être trahir et abject.

Qui nous avons un regret à

# N'oublions jamais!

N'oublions jamais les 35.000 Communards assassinés lâchement — parce que vaincus — par la bourgeoisie française heureuse de se venger des défaites que ses troupes avaient subies avec les armées du roi de Prusse.

N'oublions jamais que les bourgeois patriotes de cette époque ont fait appel à Bismarck et à ses soldats pour vaincre la Commune révolutionnaire.

N'oublions jamais non plus qu'en 1871 comme en 1914, devant le danger, les chefs des gouvernements fuyaient et se mettaient à l'abri.

N'oublions jamais que si la Commune a été proclamée, ce n'était pas simplement parce que les Communards voulaient continuer la lutte à outrance contre les Prussiens, mais il y avait aussi quelques points exaltés, mais il y avait beaucoup plus de révolutionnaires — mais c'était pour d'autres causes que les frappaient directement : l'Assemblée élue venait de supprimer la suspension de paiement sur les loyers, enlever la paix et les canons des gardes nationaux.

Voilà les véritables causes, et ajoutez à cela, une misère sans nom.

La Commune a succombé. Elle n'a pu lutter contre les deux ennemis de l'infériorité et de l'extériorité associés.

Elle a lutte vainement.

Mais ses vainqueurs se sont conduits en bourreaux. De sang-froid, par haine, par vengeance, et par peur ils firent massacrer 35.000 Communards et en déportèrent encore plus.

N'oublions jamais ce crime !

Après la lamentable débâcle de 1870-71, le capitalisme français ne put se consoler de la perte des mines de charbon, de fer, de potasse de l'Alsace et de la Lorraine.

Il conçut la folle idée de les faire reprendre par ses servs.

Et commença une campagne hypocrite de chauvinisme.

On parla de la patrie violée, des pauvres Alsaciens, des malheureux Lorrains.

Il se trouva quelques fanatiques, quelques exaltés pour glorifier la guerre, pour célébrer partout les réfrains de combat et la beauté des massacres.

On rétablit sous l'étiquette de « République » une monarchie.

Et dans l'ombre la diplomatie travailloit :

L'alliance inconcevable d'une République qui se disait démocratique, avec un empire absolu se consummait.

Le service militaire de 5 ans, puis de 3 ans, avec dispenses pour quelques privilégiés, fut institué.

Ensuite, le service de 2 ans obligatoire pour tous ; puis, à la veille de la guerre — comme mesure efficace pour empêcher le crime — le service de 5 ans.

Dans les écoles laïques, on enseignait le culte de la Patrie, mais en même temps on disait que la République était un gourvenement de paix.

Seulement les campagnes coloniales, au nom de la civilisation, se poursuivaient.

Les retraites militaires, les concerts militaires faisaient fureur. Les revues de troupe attiraient les foules.

Dans les écoles religieuses, les couvercles des cahiers des élèves portaient en exergue : Dieu-Patrie-Honneur.

À la caserne, le soldat subissait la contrainte du milieu ; sans s'en rendre compte, il devenait obéissant et soumis.

Enfin, 44 ans après la défaite, le rêve de la bourgeoisie se réalisait.

Par suite d'un attentat en Serbie et d'une mobilisation russe prémature, le conflit éclata.

Les servs partirent.

Enfin, 4 ans d'un carnage effrayant, d'une destruction systématique de toutes les créations de l'homme, grâce à l'intervention du capitalisme américain, qui vint se ranger près des capitalismes français, anglais, italiens, l'Allemagne signa l'armistice, et ensuite la paix de Versailles.

La vengeance de nos bourgeois était saatisfaite. Ils retrouvaient les mines d'Alsace et de Lorraine, ils imposaient à l'Allemagne un traité inéxécutable, source de nombreux conflits, mais ils se garderont de faire la seule chose utile : le désarmement.

Il autorisèrent l'Allemagne à garder une armée qui, depuis, a été triplée comme nombre, afin de garder, eux aussi, une puissante armée pour défendre la propriété, la famille et la religion.

Mais combien a coûté la revanche ?

Rien que pour la France, 1.700.000 morts, 4.000.000 d'infirmes, de mutilés et de malades et 300 milliards de dettes.

Voilà, camarades, ce qu'il ne faut jamais oublier : le bilan de cette entreprise capitaliste en vue de profits matériels à obéir.

Après la guerre, ce fut le retour des réacapés, un sursaut de révolte, puis l'ayachement. Tout cela par suite de la trahison des chefs, de la parésie des travailleurs.

Aujourd'hui, c'est le réveil !

Le Farquet de la Seine, très pressé de terminer cette inquiétante affaire, avait de son côté même l'instruction avec une note exceptionnelle. Vingt jours avaient suffi quand, d'ordinaire, à Paris, un accusé restait si long en prévention ! On n'avait pas joint au dossier des explications sur les cinq affaires d'assassinat en cours d'instruction à Montrouge contre Ravachol. On n'amena aux juges transis qu'un criminel aux allures d'accuse politique : le voleur, l'assassin, le restaurateur dans l'ombre, pour être jugé le 20 juin suivant par la Cour d'assises de la Loire.

Il avait été décidé « en haut lieu » que l'audience ne serait levée qu'après le verdict, quelle que puisse être la longueur des débats. Aussi dura-t-il seize heures, avec au total une heure et demie de suspension.

Aux Assises

Cinq accusés : quatre hommes : Ravachol, Simon, Chaumelin, Béa, une femme : Mariette Soubert, étaient appelés à répondre des attentats du boulevard Saint-Germain et de la rue du Clichy.

Le procès était voyant rabout des hommes. Le moins bon, à sardines jeté au bas des échelles, était pris pour un engin explosif et envoyé au laboratoire municipal qui l'ouvrirait avec mille précautions.

Les maisons des magistrats étaient gardées, gardes des abords du Palais.

Où allons-nous ? Quelle heure, à son nom, se demandait avec une juste angoisse tous ceux qui occupaient une place, possédaient quelque chose ou risquaient d'être atteints à la place des « exploiteurs » et des « bourgeois » vénés et mal vénés par l'anarchie.

L'arrestation de Ravachol, dont la vanité avait attiré l'attention de Lherot, le garçon du restaurant Véry, le reconnaît et le lit prendre, fut un soulagement intérieur de toute durée. On s'était imaginé que Ravachol n'aurait ni successeur, ni vengeur. On avait cru que le dynamiteur de la rue de Clichy n'était qu'une exception, une sorte de monomane dont on allait être débarrassé, un Jack l'éventreur de râsons. Le matin même du procès de Ravachol, le public était douloureusement décompté en apprenant l'explosion du restaurant Véry où les bûches venaient voir Lherot, le jeune « sauveur ». Cette fois l'attentat avait causé de lugubres ravages. Fait des blessés nombreux ; deux hommes étaient à la mort. Hélas, pour un peu consommateurs de l'établissement, et Véry, le ratrouva.

Cette explosion terrorise. L'idée de la dynamite éclaté donc bel et bien comme un tonnerre, c'était le premier soldat d'un épouvantable parti qui passait des paroles aux armes :

Ravachol, la maîtresse de Béa : une comparse.

Le procès se déroula devant le Jury de la Seine le 26 avril 1892.

Il fut un million de l'effroi qui s'ouvrit le procès du dynamiteur. Il fut présidé avec prudence et terminé par un verdict de

ce réveil doit continuer. Il faut remuer les masses, il faut les éduquer, leur faire comprendre que tant que le Capitalisme existera, il y aura des guerres et que tant qu'il y aura des Etats, il y aura des lois auxquelles il faudra se soumettre.

Le but à atteindre est donc l'abolition du patronat, la disparition du salariat et la destruction de tout Etat.

Et lorsque près à engager la lutte nous monterons à l'assaut de la citadelle établi et capitaliste, souvenons-nous de la Commune de Paris, des 35.000 Communards assassinés.

Un échec, de notre part, aurait des résultats bien plus terribles encore, tous les révolutionnaires seraient exécutés.

Il n'en coûterait pas beaucoup à la bourgeoisie qui a sur la conscience la mort de 1.700.000 fils du peuple.

Mais que cet exemple des Communards nous donne du courage. Nous savons que ce doit être le triomphe ou la mort et nous nous demandons pour chacun le droit à la vie et que nous voulons vivre, la beauté de l'idée, notre foi en sa réalisation et notre énergie surhumaine nous permettront de vaincre.

Le 20 avril, Léon Rouget.

EN ALGERIE

La vie de la « Revue Anarchiste » n'est pas en danger, mais sa situation n'est guère brillante. Nous ne lancons pas ici un cri d'alarme, nous faisons simplement appel à la bonne volonté des camarades. Nous ne leur demandons pas d'argent, nous leur disons seulement : trouvez-nous sans tarder des abonnements nouveaux.

C'est le ténor avec laquelle nous parvenons les abonnements nouveaux qui paralyse en partie nos efforts. Nous avons dit, et nous répétons, que pour équilibrer notre budget, il nous fallait EN MINIMUM 2.000 ABONNEMENTS. Pour engager les camarades à s'abonner, nous leur offrons l'offre suivante : trouvez-nous sans tarder des abonnements nouveaux.

Malgré nos appels réitérés et l'offre d'un franc, le résultat atteint est loin d'être appréciable. Au 10 avril, nous avons avec 1.646 abonnés. Le 20 mai, nous avons avec 1.700 abonnés. Nous dépassons les 1.700 — nous en compsons 1.707 exactement, 61 abonnés nouveaux en 50 jours ! c'est évidemment... et nous espérons que nous pourrons de par ce fait, rien échanger.

Le 20 avril, Léon Rouget.

## Appel pour la " Revue Anarchiste "

mes persuades que, pour ne pas voir réduire le format de la « Revue Anarchiste », il se mettront tous à l'œuvre, sans tarder, pour réaliser le vœu qui nous est commun :

### REUNIR 2.000 ABONNEMENTS !

Mais nous avons encore une autre inquiétude : tous les abonnés de 4 mois à partir du n° 1 ne se sont pas réabonnés. Nous avons fait, et nous répétons, que pour équilibrer notre budget, il nous fallait EN MINIMUM 2.000 ABONNEMENTS. Pour engager les camarades à s'abonner, nous leur offrons l'offre suivante : trouvez-nous sans tarder des abonnements nouveaux.

Malgré nos appels réitérés et l'offre d'un franc, le résultat atteint est loin d'être appréciable. Au 10 avril, nous avons avec 1.646 abonnés. Le 20 mai, nous avons avec 1.700 abonnés. Nous dépassons les 1.700 — nous en compsons 1.707 exactement, 61 abonnés nouveaux en 50 jours ! c'est évidemment... et nous espérons que nous pourrons de par ce fait, rien échanger.

Le 20 avril, Léon Rouget.

Si les paysans sont, malgré tout, rebelles aux lois naturelles que vous préchez, force vous sera de réquisitionner le surplus de la production répondant à leurs besoins personnels. Or, au nom de quelles principes anarchistes ou même révolutionnaires, contraindrez-vous un paysan à faire une révolte, dont le résultat tout au moins sera assez nul ? Voulez-vous plus être soldat, Johann est fait pour l'externe qui est le problème le plus ardu parce que plus vaste et que nous n'avons fait qu'éduquer. Revendez, maintenant, en nourriture et en vêtements un docteur ou un professeur, comment pratiqueriez-vous ? Ceux-ci n'auront rien à perdre et ne pourront, de par ce fait, rien échanger.

Le 20 avril, Léon Rouget.

L'organe confédéral de la rue Lafayette, dans son numéro du 20 mai, accusait Johann, le secrétaire du Syndicat unitaire des employés, d'avoir été mouchard durant la guerre d'acquisition, comme on le voit, était grave, mais elle s'appuyait sur des documents parmi lesquels plusieurs lettres écrites et signées de la main de Johann. Ces lettres avaient été adressées au député socialiste Locquin, pour lui demander de le pister afin d'obtenir rapidement d'être nommé inspecteur auxiliaire. Quelle valeur avaient ces documents ? Nous ignorions ; aussi il nous sembla bon d'attendre les explications que, sans aucun doute, le secrétaire du syndicat des employés s'empresse d'apporter.

Nous sommes fixés, maintenant. La publication par le *Journal du Peuple* et par *l'Humanité* de l'ordre du jour du Conseil d'administration du syndicat des employés anarchistes ou même révolutionnaires, contraindrez-vous un paysan à faire une révolte, dont le résultat tout au moins sera assez nul ? Voulez-vous plus être soldat, Johann est fait pour l'externe qui est le problème le plus ardu parce que plus vaste et que nous n'avons fait qu'éduquer. Revendez, maintenant, en nourriture et en vêtements un docteur ou un professeur, comment pratiqueriez-vous ? Ceux-ci n'auront rien à perdre et ne pourront, de par ce fait, rien échanger.

Le 20 avril, Léon Rouget.

Nous sommes fixés, maintenant. La publication par le *Journal du Peuple* et par *l'Humanité* de l'ordre du jour du Conseil d'administration du syndicat des employés anarchistes ou même révolutionnaires, contraindrez-vous un paysan à faire une révolte, dont le résultat tout au moins sera assez nul ? Voulez-vous plus être soldat, Johann est fait pour l'externe qui est le problème le plus ardu parce que plus vaste et que nous n'avons fait qu'éduquer. Revendez, maintenant, en nourriture et en vêtements un docteur ou un professeur, comment pratiqueriez-vous ? Ceux-ci n'auront rien à perdre et ne pourront, de par ce fait, rien échanger.

Le 20 avril, Léon Rouget.

Nous sommes fixés, maintenant. La publication par le *Journal du Peuple* et par *l'Humanité* de l'ordre du jour du Conseil d'administration du syndicat des employés anarchistes ou même révolutionnaires, contraindrez-vous un paysan à faire une révolte, dont le résultat tout au moins sera assez nul ? Voulez-vous plus être soldat, Johann est fait pour l'externe qui est le problème le plus ardu parce que plus vaste et que nous n'avons fait qu'éduquer. Revendez, maintenant, en nourriture et en vêtements un docteur ou un professeur, comment pratiqueriez-vous ? Ceux-ci n'auront rien à perdre et ne pourront, de par ce fait, rien échanger.

Le 20 avril, Léon Rouget.

Nous sommes fixés, maintenant. La publication par le *Journal du Peuple* et par *l'Humanité* de l'ordre du jour du Conseil d'administration du syndicat des employés anarchistes ou même révolutionnaires, contraindrez-vous un paysan à faire une révolte, dont le résultat tout au moins sera assez nul ? Voulez-vous plus être soldat, Johann est fait pour l'externe qui est le problème le plus ardu parce que plus vaste et que nous n'avons fait qu'éduquer. Revendez, maintenant, en nourriture et en vêtements un docteur ou un professeur, comment pratiqueriez-vous ? Ceux-ci n'auront rien à perdre et ne pourront, de par ce fait, rien échanger.

Le 20 avril, Léon Rouget.

Nous sommes fixés, maintenant. La publication par le *Journal du Peuple* et par *l'Humanité* de l'ordre du jour du Conseil d'administration du syndicat des employés anarchistes ou même révolutionnaires, contraindrez-vous un paysan à faire une révolte, dont le résultat tout au moins sera assez nul ? Voulez-vous plus être soldat, Johann est fait pour l'externe qui est le problème le plus ardu parce que plus vaste et que nous n'avons fait qu'éduquer. Revendez, maintenant, en nourriture et en vêtements un docteur ou un professeur, comment pratiqueriez-vous ? Ceux-ci n'auront rien à perdre et ne pourront, de par ce fait, rien échanger.

Le 20 avril, Léon Rouget.

Nous sommes fixés, maintenant. La publication par le *Journal du Peuple* et par *l'Humanité* de l'ordre du jour du Conseil d'administration du syndicat des employés anarchistes ou même révolutionnaires, contraindrez-vous un paysan à faire une révolte, dont le résultat tout au moins sera assez nul ? Voulez-vous plus être soldat, Johann est fait pour l'externe qui est le problème le plus ardu parce que plus vaste et que nous n'avons fait qu'éduquer. Revendez, maintenant, en nourriture et en vêtements un docteur ou un professeur, comment pratiqueriez-vous ? Ceux-ci n'auront rien à perdre et ne pourront, de par ce fait, rien échanger.

Le 20 avril, Léon Rouget.

Nous sommes fixés, maintenant. La publication par le *Journal du Peuple* et par *l'Humanité* de l'ordre du jour du Conseil d'administration du syndicat des employés anarchistes ou même révolutionnaires, contraindrez-vous un paysan à faire une révolte, dont le résultat tout au moins sera assez nul ? Voulez-vous plus être soldat, Johann est fait pour l'externe qui est le problème le plus ardu parce que plus vaste et que nous n'avons fait qu'éduquer. Revendez, maintenant, en nourriture et en vêtements un docteur ou un professeur, comment pratiqueriez-vous ? Ceux-ci n'auront rien à perdre et ne pourront, de par ce fait, rien échanger.

Le 20 avril, Léon Rouget.

Nous sommes fixés, maintenant. La publication par le *Journal du Peuple* et par *l'Humanité* de l'ordre du jour du Conseil d'administration du syndicat des employés anarchistes ou même révolutionnaires, contraindrez-vous un paysan à faire une révolte, dont le résultat tout au moins sera assez nul ? Voulez-vous plus être soldat, Johann est fait pour l'externe qui est le problème le plus ardu parce que plus vaste et que nous n'avons fait qu'éduquer. Revendez, maintenant, en nourriture et en vêtements un docteur ou un professeur, comment pratiqueriez-vous ? Ceux-ci n'auront rien à perdre et ne pourront, de par ce fait, rien échanger.

Le 20 avril, Léon Rouget.

Nous sommes fixés, maintenant. La publication par le *Journal du Peuple* et

